

Antoine Gautier & Sandrine Hériché-Pradeau (dir.)



*Guillaume de Lorris*

*Scève*

*Mme de Sévigné*

*Rousseau*

*Musset*

*Gide*

# Guillaume de Lorris, Scève, Mme de Sévigné, Rousseau, Musset, Gide

Catherine Fromilhague

Avant-propos

## GUILLAUME DE LORRIS

**Fabienne Pomel**

Quand « robe » rime avec « lobe »  
et « gobe » : enjeux du lexique des parures  
et semblances chez Guillaume de Lorris

## SCÈVE

**Xavier Bonnier**

« En si douteuses lisses » : la poétique  
de l'entre-deux dans *Délie* de Scève

## MME DE SÉVIGNÉ

**Cécile Lignereux**

Les modulations des aveux de tendresse  
dans les lettres de 1671 à Mme de Grignan

**Laure Depretto**

Y a-t-il un « côté Dostoïevski »  
de Mme de Sévigné ?

## ROUSSEAU

**Frédéric Calas**

Présentation de soi : élaboration de l'*ethos*  
et processus perceptuels dans *Les Confessions*  
de Jean-Jacques Rousseau

## Isabelle Chanteloube

Rousseau et la présentation de soi  
dans *Les Confessions* : une scénographie  
de la transparence

## MUSSET

**Esther Pinon**

« Par Pollux et par Dieu » : jurons, jurements et  
blasphèmes dans *On ne badine pas avec l'amour*,  
*Il ne faut jurer de rien* et *Il faut qu'une porte soit  
ouverte ou fermée*

**Sylvain Ledda**

Musset et le proverbe. Écriture et structure

## GIDE

**François Bompaire**

Sotie, ratage et réinvention du roman  
dans *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide

**Françoise Rullier-Theuret**

L'ambiguïté narrative dans *Les Faux-  
Monnayeurs* : dénégations romanesques et  
construction téléologique

ISBN 978-2-84050-879-3



9 782840 508793

SODIS  
F386793



15 €

STYLES, GENRES, AUTEURS N°12

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISES

collection dirigée par Olivier Soutet

« Bibliothèque des styles »

*Styles, genres, auteurs*

- 1 Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon
- 2 Montaigne, Bossuet, Lesage  
Baudelaire, Giraudoux
- 3 *La Chanson de Roland*, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet
- 4 *La Queste del Saint Graal*, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais,  
Tocqueville, Michel Leiris
- 5 Marguerite de Navarre, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel,  
Marguerite Duras
- 6 *La Suite du roman de Merlin*, Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John  
Perse
- 7 Du Bellay, Rotrou, Diderot, Verlaine, Gracq
- 8 Jean Bodel, Adam de la Halle, Viau, Des Périers, Voltaire, Hugo, Bernanos
- 9 Chrétien de Troyes, Ronsard, Fénelon, Marivaux, Rimbaud, Beckett
- 10 Charles d'Orléans, Montaigne, Racine, Crébillon, Aloysius Bertrand, Robbe-Grillet
- 11 Bréoul, Rabelais, La Fontaine, Saint-Simon, Maupassant, Lagarce

Antoine Gautier &  
Sandrine Hériché-Pradeau (dir.)

Guillaume de Lorris,  
Scève, Mme de Sévigné,  
Rousseau, Musset, Gide



Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de langue française  
et l'équipe « Sens, texte, histoire » (EA 4089) de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres  
de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012  
© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN de la version papier : 978-2-84050-879-3  
PDF complet – 979-10-231-2069-1

Avant-propos – 979-10-231-2070-7

I Pomel – 979-10-231-2071-4

II Bonnier – 979-10-231-2072-1

**III Lignereux – 979-10-231-2073-8**

III Depretto – 979-10-231-2074-5

IV Calas – 979-10-231-2075-2

IV Chanteloube – 979-10-231-2076-9

V Pinon – 979-10-231-2077-6

V Ledda – 979-10-231-2078-3

VI Bompaire – 979-10-231-2079-0

VI Rullier-Theuret – 979-10-231-2080-6

Composition : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)  
version numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

## **SUP**

Maison de la Recherche  
Sorbonne Université  
28, rue Serpente  
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

TROISIÈME PARTIE

**Mme de Sévigné**





LES MODULATIONS DES AVEUX DE TENDRESSE  
DANS LES LETTRES DE 1671 À MME DE GRIGNAN

*Cécile Lignereux*  
*Université Stendhal-Grenoble 3*

Indéniablement, « aucune femme en son siècle n'a mieux senti que Mme de Sévigné le péril que faisait courir à la langue l'abus mal contrôlé de termes trop sollicités qui, une fois dévalués, trahissent la pensée dont ils étaient censés être l'image »<sup>1</sup>. Sensible, à l'instar de ses contemporains, non seulement à l'arbitraire des signes langagiers et aux rapports problématiques entre la réalité et son expression linguistique, mais aussi à l'usure des mots, notamment sous l'effet des modes et des usages stéréotypés, Mme de Sévigné ressent douloureusement, dès les premières lettres qu'elle adresse à sa fille, non seulement les risques inhérents aux tentatives d'« expliquer » sa manière d'aimer :

Il me semble que je fais tort à mes sentiments de vouloir les expliquer avec des paroles ; il faudrait voir ce qui se passe dans mon cœur sur votre sujet. (25 février 1671 – p. 81)<sup>2</sup>

Je suis à vous, ma très chère, avec une tendresse qu'il n'est pas aisé d'expliquer [...]. (6 mars 1671 – p. 93)

- 1 I. Landy-Houillon, « Une expression féminine de l'amour au XVII<sup>e</sup> siècle : l'exemple de Mme de Sévigné », *L'Information littéraire*, XXXIV, 1982, p. 197.
- 2 Les références à la correspondance de Mme de Sévigné, données entre parenthèses au fil du texte, mentionnent successivement la date de la lettre citée et la page dans l'édition au programme de l'Agrégation de Lettres 2013 : Mme de Sévigné, *Lettres de l'année 1671*, éd. R. Duchêne, préface de N. Freidel, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2012.

mais encore le besoin de conférer à ses aveux de tendresse le « caractère de vérité », la « force à quoi l'on ne peut résister » et la « puissance » que la marquise dit trouver dans les lettres de sa fille :

56

Je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues. Elles sont premièrement très bien écrites, et de plus si tendres et si naturelles qu'il est impossible de ne les pas croire. La défiance même en serait convaincue. Elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que le mensonge demeure accablé sous les paroles sans pouvoir persuader : plus elles s'efforcent de paraître, plus elles sont enveloppées. Les vôtres sont vraies et le paraissent. Vos paroles ne servent tout au plus qu'à vous expliquer et, dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister. Voilà, ma bonne, comme vos lettres m'ont paru. Mais quel effet elles me font, et quelle sorte de larmes je répands, en me trouvant persuadée de la vérité de toutes les vérités que je souhaite le plus sans exception ! Vous pourrez juger par là de ce que m'ont fait les choses qui m'ont donné autrefois des sentiments contraires. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, il ne faut pas vous en dire davantage ; je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire. (11 février 1671 – p. 61-62)

Parvenir à déployer une énonciation persuasive, c'est-à-dire à produire des paroles qui paraissent « vraies » et soient susceptibles de vaincre la « défiance » d'une destinataire que ne manque pas d'agacer l'exubérance maternelle, implique de mettre à distance les réflexes d'expression qui ont abouti à discréditer durablement la langue des sentiments. Comment user des « grands mots » qui, censés exprimer l'amour, « sont si usez, qu'ils ne touchent plus »<sup>3</sup>, sans lasser une destinataire pudique

3 C'est au moment où il définit les principaux écueils des lettres amoureuses que J.-L. Grimarest affirme : « Ces grands mots de *desesperer*, de *mourir*, si vous ne m'aimez pas, ou, sans vous voir, & semblables, sont si usez, qu'ils ne touchent plus » (*Traité sur la manière d'écrire des lettres et sur le cérémonial, avec un discours sur ce qu'on appelle usage dans la langue française*, Paris, J. Estienne, 1709, p. 58). Il insiste sur le résultat contre-productif de l'utilisation de ces termes : « Ces longs & outrez panegyriques, selon moi, ne font pas grand effet sur le cœur d'une Belle qui a bon esprit. Il faut lui rendre compte de ses charmes avec des termes simples

et réservée ? Comment utiliser des substantifs qui ont fait l'objet de tant de débats mondains, de réflexions philosophiques, de traités de morale et de clichés romanesques, sans trahir et déformer ce que l'on ressent<sup>4</sup> ? Comment formuler des aveux de tendresse sans recourir ni aux formules, aussi convenues qu'hyperboliques, de la civilité épistolaire ni aux stéréotypes de la culture galante, éminemment susceptibles de nuire à l'authenticité des sentiments exprimés ? Bref, comment dépasser ce que l'épistolière ressent comme l'insuffisance du langage et la possible trahison des mots ? Telles sont les difficultés dont Mme de Sévigné fait l'expérience au moment de conclure ses lettres à Mme de Grignan – l'importance stratégique de la prise de congé épistolaire, secteur significatif s'il en est<sup>5</sup>, n'étant plus à démontrer<sup>6</sup>. Parce que « clore une lettre, c'est en effet s'obliger à repenser sa relation avec autrui, [...] c'est en fin de lettre, lieu de l'exaspération des sentiments car lieu d'une inévitable rupture, que se trouvent les formules les plus intimes »<sup>7</sup>.

Les formules d'adieu dans les lettres de Mme de Grignan ont d'ailleurs déjà fait l'objet de deux enquêtes. Dans la première, I. Landy-Houillon montre qu'« à l'insuffisance d'un lexique dont elle refuse les outrances, Mme de Sévigné oppose l'exubérance de la syntaxe » : confrontée à « la

---

& naturels, qui n'en disent pas plus qu'il ne faut pour exprimer la vérité ; autrement on devient suspect, ou du moins on risque de le devenir. » (p. 59-60).

- 4 Certaines lexies semblent définitivement marquées par l'usage idiosyncrasique qu'en ont fait quelques auteurs : difficile en effet de parler d'*estime* et de *parfaite amitié* après *L'Astrée*, de *tendresse* après Mlle de Scudéry, de *passion* après La Rochefoucauld ou d'*attachement* qui nuit au *repos* après Mme de La Fayette...
- 5 Nous reprenons la terminologie d'A. Jaubert, *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette\*\*\* et J.-J. Rousseau*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, coll. « Études rousseauistes et index des œuvres de J.-J. Rousseau. Série C : "Études diverses" », 1987, p. 21-25.
- 6 Les enjeux de la prise de congé épistolaire ont donné lieu à plusieurs analyses pragmatiques. Sur « l'énoncé précisant la nature du lien socio-affectif qui unit le scripteur à son destinataire », voir C. Kerbrat-Orechioni, « L'interaction épistolaire », dans J. Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 23-27. À propos de la fonction phatique de la séquence de clôture, qui fait partie des « constantes compositionnelles » de la lettre, on se reportera à J.-M. Adam, « Les genres du discours épistolaire. De la rhétorique à l'analyse pragmatique des pratiques discursives » (*ibid.*, p. 41-42).
- 7 M.-Cl. Grassi, *L'Art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Droz, coll. « Études rousseauistes et index des œuvres de J.-J. Rousseau. Série C : "Études diverses" », 1994, p. 195-197.

sclérose d'un langage exténué, Mme de Sévigné propose un palliatif original : les rames de papier ». De fait, la « surenchère affective » des déclarations finales donne lieu à des « séries horizontales » souvent étirées par l'accumulation d'hypocoristiques<sup>8</sup>. Dans la seconde étude, A. Blanc dresse un panorama des différentes manières dont Mme de Sévigné prend congé de sa fille en recensant notamment, calculs statistiques à l'appui, les appellatifs les plus fréquents et les figures rhétoriques qui agrémentent les déclarations d'amour<sup>9</sup>. Que les formules assurant la prise de congé épistolaire, loin d'être réductibles à d'ingénieux outils de variation, soient dotées d'enjeux relationnels décisifs tant elles ont de répercussions sur les images discursives constitutives de la relation interpersonnelle, c'est ce que suggèrent ces travaux sur les modalités de l'adieu dans les lettres à Mme de Grignan.

Dès lors, pourquoi étudier en détail les formules finales par lesquelles Mme de Sévigné assure sa fille de sa tendresse dans les lettres de l'année 1671 ? Si l'enquête semble pertinente, c'est pour deux sortes de raisons. D'une part, réduire le *corpus* d'étude permet de privilégier une approche résolument stylistique, plus attentive au détail du texte que le balayage de vingt-cinq années de correspondance – bref, de substituer à un mode d'investigation surplombant visant à donner une idée globale des moyens d'expression utilisés une approche textuelle ayant pour but d'examiner le fonctionnement des procédés par lesquels Mme de Sévigné, choisissant de configurer ses formules finales à l'aune d'exigences affectives et langagières inédites, tente de déjouer les conformismes génériques, de remotiver les phraséologies, de désamorcer les stéréotypies discursives et de remodeler les rituels propres aux échanges épistolaires. D'autre part, borner l'étude aux protestations de tendresse finales de la première année de correspondance avec Mme de Grignan présente l'avantage, en incitant à problématiser les relevés et non à les traiter comme de

8 I. Landy-Houillon, « Mme de Sévigné : choix, mesure et démesure », dans *Mélanges de langue et de littérature française offerts à Pierre Larthomas*, Paris, École normale supérieure de jeunes filles, 1985, p. 262.

9 A. Blanc, « La rhétorique de l'adieu dans les lettres à Mme de Grignan », dans R. Duchêne (dir.), *Mme de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes »*, Grignan, Association d'action culturelle des châteaux départementaux de la Drôme, 1998, p. 361-371.

simples données statistiques, d'appréhender les formulations privilégiées par Mme de Sévigné comme autant de solutions élaborées en parade au risque de ne pas être crue de la destinataire. La pratique épistolaire qui s'essaie au cours de cette première année de séparation doit en effet être pensée comme une authentique *expérimentation* – terme qui, parce qu'il réfère à une recherche dotée d'une puissante dimension réflexive, permet de prendre toute la mesure de l'« apprentissage » auquel donne lieu la « prise de conscience stylistique de l'année 1671 »<sup>10</sup>. Confrontée à l'absence, Mme de Sévigné découvre la nécessité pragmatique de résister à la force d'attraction des usages stéréotypés, c'est-à-dire de procéder à un travail de discernement proprement stylistique, grâce auquel l'écriture parvient à se déprendre des réflexes et des pratiques qui, en raison de leur conformisme, risquent de maintenir l'échange épistolaire dans l'anonymat des rapports sociaux, et de l'éloigner des seules exigences du cœur tendre. Ainsi les protestations de tendresse illustrent-elles la manière dont l'épistolière fait subir aux options discursives qui s'offrent à elle les infléchissements nécessaires à leur réinvestissement au service d'aveux sentimentaux idéalement placés sous le signe d'une communication authentique.

Trop préoccupée par les risques pragmatiques qu'encourent les aveux de tendresse pour ne pas tenter de contrebalancer les effets secondaires qu'induit la verbalisation des affects, Mme de Sévigné recourt à plusieurs types de stratégies destinées à ce que Mme de Grignan ne se sente pas « accablée » par les épanchements maternels : « Adieu, ma chère fille, je vous aime si passionnément que j'en cache une partie, afin de ne vous point accabler » (18 octobre 1671 – p. 336). Tantôt, exploitant les latitudes offertes par le genre de la lettre familière, qui dispense de respecter les conventions de la civilité, Mme de Sévigné omet délibérément d'assurer sa fille de ses sentiments, finissant de manière abrupte des lettres souvent déjà très longues. Tantôt elle fait preuve

10 B. Bray, « Quelques aspects du système épistolaire de Mme de Sévigné » [1969], repris dans *Épistoliers de l'Âge classique. L'art de la correspondance chez Mme de Sévigné, quelques prédécesseurs, contemporains et héritiers*, Tübingen, Gunter Narr, coll. « Études littéraires françaises », 2007, p. 246.

d'esprit en cultivant des allusions dont le caractère badin coupe court à la tentation des effusions :

Votre santé, votre repos, vos affaires, ce sont les trois points de mon esprit, d'où je tire une conclusion que je vous laisse à méditer. (15 mars 1671 – p. 102)

Tantôt elle se contente d'énoncés qui, s'ils sont d'une sobriété inhabituelle,

[P]our moi, mon ange, je suis tout entière à vous. (11 février 1671 – p. 64)

60

Je vous aime, mon enfant, et vous embrasse avec la dernière tendresse. (25 février 1671 – p. 81)

Adieu, mon enfant, je suis à vous. (4 octobre 1671 – p. 327)

ne manquent d'exploiter ni l'expressivité des appellatifs, fortement resémantisés compte tenu de la relation exceptionnelle qui lie la mère et la fille,

Je suis toujours tout à vous, ma très chère et très aimable. (12 juillet 1671 – p. 243)

En un mot, ma bonne, je suis tout à vous. (15 juillet 1671 – p. 246)

Je suis à vous, ma chère et très chère. (13 décembre 1671 – p. 370)

ni l'efficacité persuasive de dénominations aussi riches de connotations mélioratrices que celles de « tendresse » :

[...] et je vous embrasse de tout mon cœur, avec une tendresse infinie. (29 juillet 1671 – p. 261)

Comptez bien sur ma tendresse, qui ne finira jamais. (1<sup>er</sup> avril 1671 – p. 131)

Tantôt enfin (tel est l'objet de la présente étude), Mme de Sévigné accompagne ses protestations de tendresse de précautions qui ont pour but d'en maîtriser l'effet – précautions qui fonctionnent comme autant de modulations, définies par R. Vion comme les « processus

tendant à diminuer la part de subjectivité, et donc de risque, que chacun peut investir dans l'interaction ». Qu'elles relèvent « du registre de l'euphémisme, de l'atténuation, des circonlocutions, du discours précautionneux, de la finasserie, des lexicalisations prudentes, des actes indirects, des préliminaires, des justifications, des auto-corrections etc. », les modulations ont pour effet d'assurer une « diminution de l'implication subjective » destinée à préserver l'harmonie interlocutive<sup>11</sup>. À y regarder de près, on peut distinguer deux types de procédés fonctionnant comme des modulations visant à prévenir les écueils que ferait inmanquablement courir à Mme de Sévigné l'utilisation irréfléchie de locutions gravement affadies, si ce n'est définitivement stéréotypées – modulations qui toutes s'avèrent « en prise directe avec la régulation interactive de la subjectivité et avec un contrôle de caractère métacommunicatif sur le déroulement de la relation et de la signification »<sup>12</sup> : les commentaires méta-discursifs et les subterfuges énonciatifs.

#### LES COMMENTAIRES MÉTA-DISCURSIFS

Sans surprise, dans la mesure où ils visent explicitement à conjurer l'affaiblissement sémantique de formules employées en fin de lettres de manière aussi fréquente que conventionnelle, les commentaires méta-discursifs portent essentiellement sur des expressions particulièrement courantes – qu'il s'agisse du syntagme « de tout mon cœur », de l'expression figée « je suis à vous » ou de l'expression « aimer quelqu'un plus que soi-même ».

Dans le but de déjouer les périls induits par une expression trop banalisée pour que son crédit n'en soit pas ruiné, Mme de Sévigné n'hésite pas à la faire suivre d'une glose qui souligne la discordance entre ses motivations affectives, profondes et sincères, et les pratiques de sociabilité épistolaire, qui reposent sur toutes sortes de « phrases

11 R. Vion, *La Communication verbale. Analyse des interactions* [1992], Paris, Hachette, coll. « Hachette Supérieur », 2000, p. 244.

12 *Ibid.*, p. 214.

de routine »<sup>13</sup> fortement désémantisées : « [...] je vous embrasse de tout mon cœur, *mais sincèrement, et point du tout pour finir ma lettre* » (9 avril 1671 – p. 141, nous soulignons). En proclamant, grâce à l’adverbe méta-énonciatif « sincèrement », la sincérité du *dire*, qui risque fort d’être occultée par une locution dont elle regrette le caractère dévalué, l’épistolière souligne la légitimité du *dit*. La proclamation de véracité passe ainsi par des configurations énonciatives analysables en termes de « boucles réflexives » par lesquelles « l’énonciateur » se fait en même temps « descripteur » du sens des mots qu’il utilise<sup>14</sup>. Le commentaire qui vise à proclamer la parfaite justesse du contenu propositionnel qui précède relève de la « figure par laquelle un énonciateur, réflexivement, double le dire d’une unité d’une explication univocisante du sens de cette unité dans son dire » : en mêlant, « sur un mode complexe, notions métalinguistiques et appréciations subjectives », de tels commentaires fonctionnent bien comme des « gloses de fixation explicite du sens d’un X que l’énonciateur éprouve comme insuffisamment assuré par le contexte », destinées à assurer la « spécification » du sens d’une unité lexicale « dont la valeur n’est pas univoque »<sup>15</sup>. De même, si Mme de Sévigné prend soin de défiger<sup>16</sup> l’expression « je suis à vous », c’est pour confirmer qu’elle lui accorde tout son poids originel : « Je suis *si absolument et si entièrement* à vous qu’il n’est pas possible d’y ajouter la moindre chose » (11 mars 1671 – p. 98).

13 Pour une réflexion d’ensemble sur le caractère stéréotypé des « phrases de routine », en particulier des « formules de politesse », voir Ch. Schapira, *Les Stéréotypes en français. Proverbes et autres formules*, Paris, Ophrys, 1999, p. 133-135.

14 J. Authier-Revuz, « L’énonciateur glosateur de ses mots : explicitation et interprétation », *Langue française*, n° 103, septembre 1994, p. 91-102. Rappelons que « par opposition au mode de dire “simple” – standard – d’un élément X, cette modalité énonciative de redoublement du dire de X par la représentation de ce dire, signale – suspendant “l’évidence” de l’usage de X – la rencontre en X par l’énonciateur de “quelque chose” qui ne va pas de soi, et auquel son commentaire apporte une réponse » (p. 91).

15 *Ibid.*, p. 92-97.

16 Sur les modalités et les enjeux du défigement, voir G. Gréciano, « La variance du figement », dans G. Kleiber et M. Riegel (dir.), *Les Formes du sens*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997, p. 149-156, ainsi qu’A. Leclerc, « Le défigement : un nouvel indicateur des marques du figement ? », *Cahiers de praxématique*, 46, 2006, p. 43-60.



Le fonctionnement argumentatif et dialogique des commentaires appliqués à la locution « je suis à vous » est semblable :

Adieu, ma chère enfant ; je suis à vous, *sans aucune exagération ni fin de lettre*, « hasta la muerte » inclusivement. (4 novembre 1671 – p. 349)

Quoi qu'il en soit, ma bonne, vous savez bien que je suis tout à vous, *mais dans la vérité, et nullement par manière de parler*. (26 août 1671 – p. 291)

Il est frappant de constater que les gloses réflexives font un usage systématique de l'emploi polémique de la négation – preuve supplémentaire qu'elles ont pour but de désamorcer les soupçons de Mme de Grignan à l'égard des proclamations d'affection maternelles. En effet, si Mme de Sévigné recourt spontanément à des énoncés négatifs (« et point du tout pour finir ma lettre », « sans aucune exagération ni fin de lettre », « et nullement par manière de parler »), c'est qu'elle trouve dans la négation, qui « exprime fondamentalement un sens ou une valeur actionnelle de rejet, de refus, de confrontation de jugements ou d'actes »<sup>17</sup>, le moyen de neutraliser par avance les réticences (lassitude ou incrédulité) de sa fille à l'égard de ses aveux de tendresse. L'analyse polyphonique de la négation syntaxique *ne... pas* éclaire de manière déterminante le fonctionnement pragmatique de ces commentaires méta-discursifs, dans la mesure où elle souligne que l'« on a nettement l'impression que deux points de vue (incompatibles) cohabitent »<sup>18</sup> – celui de Mme de Sévigné, persuadée de la légitimité et de la pertinence de ses protestations de tendresse, dussent-elles emprunter des formules toute faites, et celui de Mme de Grignan, susceptible d'être importunée par le caractère répétitif de ces formules.

Que l'épistolière fasse grand usage de la valeur polémique de la négation afin de contrecarrer les erreurs de jugement et d'interprétation

17 Nous renvoyons à la mise en perspective des différents angles d'approche de la négation par Br. Callebaut, « Présentation », *Langue française*, n° 94, mai 1992, p. 3-7.

18 H. Nølke, *Le Regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé, 1993, « Formes et emplois des énoncés négatifs : polyphonie et syntaxe de *ne...pas* », p. 219.

que pourraient provoquer des locutions figées pouvant être ressenties comme particulièrement hyperboliques, c'est ce qu'illustrent également les précautions méta-discursives dont Mme de Sévigné fait suivre l'emploi de l'expression « aimer quelqu'un plus que soi-même » :

Et moi, ma pauvre bonne, que pensez-vous que je fasse ? Vous aimer, penser à vous [...] ; en un mot, ma bonne, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus soi-même : voilà comme je suis. *C'est une chose qu'on dit souvent en l'air ; on abuse de cette expression. Moi, je la répète et sans la profaner jamais ; je la sens tout entière en moi, et cela est vrai.* (1<sup>er</sup> avril 1671 – p. 130)

- 64 L'affirmation de véracité est d'autant plus efficace qu'elle repose sur l'opposition entre d'un côté, des locuteurs (« on ») ayant tendance à abuser d'expressions dont ils ne mesurent plus la signification et de l'autre, une épistolière scrupuleuse (« Moi, je »), constamment attentive au poids de locutions qui, dans le cadre de lettres semblables à bien des égards à des lettres d'amour, sont ressenties comme dotées d'une dimension presque sacrée (« sans la profaner jamais »).

#### LES SUBTERFUGES ÉNONCIATIFS

De cette attention à faire recouvrer aux mots tout leur crédit, la fréquence des manipulations énonciatives qui assortissent l'emploi des formules « je vous aime » et « je suis à vous » est hautement symptomatique. Mme de Sévigné redoute en effet que ces locutions ne nuisent à la réception de ses aveux, tant il en a été fait un usage inconsidéré : « Aimez-moi ; quoique que nous ayons tourné ce mot en ridicule, il est naturel, il est bon » (10 juin 1671 – p. 213), et tant elle-même y recourt souvent dans ses lettres – d'où l'inquiétude qui perce sous la désinvolture de la justification finale : « Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose » (29 avril 1671 – p. 173).

Premièrement, afin de neutraliser les risques que lui ferait courir l'utilisation irréfléchie d'une locution considérablement affadie, Mme de Sévigné utilise les deux « figures du double langage » qui aboutissent

à la formulation d'une « assertion déguisée »<sup>19</sup> : la prétérition et l'interrogation oratoire. D'une part, la prétérition permet à l'épistolière de feindre soit de ne pas pouvoir dire, tant les limites du langage sont patentes,

Adieu, ma très aimable bonne. *Je ne daigne pas vous dire* que je vous aime, vous le savez, et je ne trouve point de paroles qui puissent vous faire comprendre comme mon cœur est pour vous. (26 juillet 1671 – p. 260)

soit de ne pas vouloir dire, de peur d'importuner sa destinataire par de lassantes répétitions,

*Mais toujours vous dire* que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuerait. (20 février 1671 – p. 77)

ce qui donne souvent lieu à des énoncés fonctionnant sur le mode de la litote :

Et pour moi, *je ne vous dirai point* si je suis à vous, de quel cœur, ni avec quelle tendresse naturelle. (10 juin 1671 – p. 213)

[...] *je ne vous dis pas* la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous. (27 septembre 1671 – p. 322)

Si les prétéritions, volontiers ludiques, permettent d'agrémenter la prise de congé épistolaire d'ingénieuses variations ironiques, « *Je ne vous dis rien de mon amitié* ; c'est que je ne vous aime pas » (30 août 1671 – p. 296), elles donnent surtout à Mme de Sévigné la possibilité de donner d'elle l'image d'une épistolière qui, en dépit de son désir de réitérer ses aveux de tendresse, reste soucieuse de ne pas indisposer sa

19 Parmi ce qu'elle appelle les « figures du double langage », C. Fromilhague distingue, parmi les « manipulations de l'énonciation », deux sortes de « manipulations de l'acte de langage » aboutissant à une « assertion déguisée » : d'une part, la prétérition, qui porte « sur le dire » dans la mesure où elle consiste à « feindre de ne pas dire ce qu'on dit » ; d'autre part, l'interrogation oratoire, qui porte « sur le dit », puisqu'« on déguise une assertion [...] sous une demande d'information » (*Les Figures de style*, Paris, Nathan Université, coll. « 128 », 1995, p. 104-105).

filles : « *Je ne veux point vous parler de la tendresse vive et naturelle que j'ai pour vous ; ce chapitre serait ennuyeux* » (24 juin 1671 – p. 223). D'autre part, l'interrogation oratoire, en faisant semblant de poser une question ouverte, évite de ressasser les mêmes formules superlatives tout en ravivant l'attention de la destinataire – la dialectique entre le « je » et le « on » faisant encore ressortir l'intensité de la manière d'aimer maternelle : « *Peut-on aimer quelqu'un, peut-on penser à une personne autant que je vous aime et que je pense à vous ?* » (19 août 1671 – p. 285). Le rôle de l'interrogation oratoire est en effet de dispenser Mme de Sévigné de formuler frontalement des aveux de tendresse dont elle pressent le caractère importun et ridicule dans le cadre de la lettre familière – « *Ma bonne, savez-vous que je vous aime plus que ma vie ?* » (9 septembre 1671 – p. 304) – même si l'épistolière ne parvient pas toujours à s'en contenter, cédant à l'envie de la faire suivre d'un énoncé performatif (« je vous assure de la mienne ») sans doute davantage destiné à assouvir son besoin d'épanchement qu'à « donner de la joie » à sa correspondante :

*Vous dirai-je que je vous aime ? C'est se moquer d'en être encore là ; cependant, comme je suis ravie quand vous m'assurez de votre tendresse, je vous assure de la mienne, afin de vous donner de la joie, si vous êtes de mon humeur.* (13 mars 1671 – p. 101)

Certes, la prétérition et l'interrogation oratoire assurent de spirituelles variantes de la formule « je vous aime »<sup>20</sup>. Certes, dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, la manifestation d'une défiance à l'égard du langage est devenue monnaie courante, non seulement dans les lettres d'amour féminines<sup>21</sup>

<sup>20</sup> Sur les paradoxes de cette déclaration, voir A. Finkielkraut, « Sur la formule "Je t'aime" », *Critique*, 348, mai 1976, p. 520-537.

<sup>21</sup> Cherchant à voir comment le texte épistolaire d'E. Boursault « laisse percevoir la représentation d'un certain parler féminin telle qu'a pu le proposer un auteur masculin », I. Landy-Houillon montre que l'auteur recourt abondamment aux tournures autonymiques (« Le féminin vu par les hommes. L'exemple des *Treize lettres amoureuses* de Boursault », dans Chr. Planté [dir.], *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Champion, coll. « Varia », 1998, p. 88). La réflexivité énonciative induite par la « remise en question » de la « transitivité habituelle du langage » semble donc avoir été perçue comme spécifiquement féminine. De manière attendue, ce sont les aveux d'amour qui font le plus souvent l'objet de gloses : ainsi,

mais encore dans la civilité épistolaire usuelle<sup>22</sup>. Pourtant, compte tenu du besoin impérieux qu'éprouve la marquise de persuader sa fille du caractère unique de sa manière d'aimer, de telles modulations des déclarations d'amour ne sauraient être réduites à d'ingénieux traits d'esprit.

Deuxièmement, pour signifier à Mme de Grignan qu'elle ne doit ni se lasser des aveux maternels, ni en sous-estimer l'intensité, tout en évitant de reproduire lettre après lettre les mêmes formules, Mme de Sévigné joue volontiers sur la complicité avec sa destinataire, en faisant advenir une relation de co-énonciation. Grâce à la figure de la communication<sup>23</sup>, l'épistolière présente ses sentiments comme autant de certitudes partagées : « *Je suis assurée que vous ne doutez pas de mon amitié ; c'est pourquoi je ne vous en dirai rien ce soir* » (10 avril 1671 – p. 144). Une telle implication de l'allocutaire (aussi duplice fût-elle, compte tenu des heurts relationnels entre les deux femmes) présente bien des avantages pragmatiques – de la production d'une image irénique de la relation entre mère et fille à la sobriété stylistique des épanchements maternels, en passant par l'efficacité persuasive d'un fait présenté comme aussi incontestable qu'incontesté.

*Vous savez il y a longtemps, ma bonne, que je suis tout à vous.* (30 décembre 1671 – p. 388)

---

« la profération du “je vous aime”, soumise à la distance critique de l'épistolière face à son propre énoncé, a souvent partie liée avec la dénégation [...] qui nie faussement, ou la litote qui affirme en niant le contraire » (p. 89).

- 22 Parmi les formules épistolaires qui sont de « nature indubitablement rituelle », Fr. Nies mentionne celles qui disent « la prétendue défaillance verbale pour exprimer ses sentiments envers le correspondant » (*Les Lettres de Mme de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics* [1972], Paris, Champion, coll. « Lumière classique », 2001, p. 204).
- 23 Pour B. Lamy, « la communication se fait lorsqu'on délibère avec ses auditeurs, qu'on demande quel est leur sentiment. » (*La Rhétorique ou L'Art de parler* [1675-1715], éd. Chr. Noille-Clauzade, Paris, Champion, coll. « Sources classiques », 1998, p. 235). Si la communication constitue un puissant moyen de persuasion, c'est parce qu'elle feint de convoquer le jugement (nécessairement concordant) de l'allocutaire, comme le souligne, quoique dans une tout autre perspective, la définition de P. Fontanier : « *Par la Communication, afin de mieux persuader ceux à qui ou contre qui l'on parle, et même souvent afin de leur arracher des aveux plus ou moins pénibles, on a l'air de les consulter, d'entrer en conférence avec eux, et de s'en rapporter à ce qu'ils décideront eux-mêmes* » (P. Fontanier, *Les Figures du discours* [1827-1830], Paris, Flammarion, 1977, p. 414).

Adieu, ma très chère et très aimable belle ; *vous savez comme* je suis à vous, et que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.  
(19 août 1671 – p. 286)

Il arrive même que Mme de Sévigné couple la communication et l'interrogation oratoire pour présenter ses sentiments comme autant d'évidences admises de longue date, ce qui rend inutile leur formulation :

*Et moi, ma pauvre bonne, que pensez-vous que je fasse ?* Vous aimer, penser à vous [...] ; en un mot, ma bonne, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus soi-même : voilà comme je suis. (1<sup>er</sup> avril 1671 – p. 130)

68

Une fois encore, l'épistolière manifeste sa méfiance à l'égard de la locution « aimer quelqu'un plus que soi-même ». Certes, en soulignant qu'elle « compren[d] vivement » cette expression, Mme de Sévigné semble reprendre à son compte le constat, fait avant elle par Mlle de Scudéry et par Mme de Villedieu, non seulement « d'une certaine impuissance du langage à rendre les sentiments extrêmes », mais encore du « véritable défi que représente la passion amoureuse pour toute écriture, en mesurant l'écart qui existe entre ce qui est ressenti et la faiblesse des mots pour l'exprimer »<sup>24</sup>. Ne nous y trompons pas cependant : si Mme de Sévigné déplore l'insuffisance des mots, ce n'est pas par allégeance à un *topos* épistolaire en vogue, mais parce qu'elle en découvre les résonances au plus profond de son cœur endolori.

À prendre quelque recul avec les jugements admiratifs portés par des générations de lecteurs et de critiques sur la prose d'une marquise cultivant avec une provocante désinvolture la recherche du piquant et du spirituel, on mesure combien les précautions stylistiques, les ruses énonciatives et les stratagèmes rhétoriques dont Mme de Sévigné assortit souvent ses aveux de tendresse témoignent de la méfiance de l'épistolière envers des locutions dont elle s'efforce ainsi de contrer l'usage. Compte

---

<sup>24</sup> E. Bury, Préface aux *Lettres portugaises traduites en français*, éd. E. Bury, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche. Libretti », 2003, p. 19.

tenu du besoin impérieux qu'éprouve Mme de Sévigné de persuader sa fille de l'intensité d'« une tendresse qu'il n'est pas aisé de comprendre ni d'expliquer » (8 juillet 1671 – p. 240), la variété de ses déclarations d'amour, loin d'être réductible à une quête ludique d'ingéniosité, vise surtout à neutraliser les risques que lui ferait courir l'utilisation irréfléchie d'une phraséologie dangereusement stéréotypée – dont celui de lasser sa fille par d'importunes répétitions. Bien que naturellement perméables aux valeurs de l'art de plaire galant, les formulations volontiers inattendues des protestations de tendresse maternelles résultent moins de l'impératif de diversité, notamment diffusé par les théoriciens de l'esprit galant, que d'un apprentissage tout empirique des pièges du dialogue par lettres ; moins d'un savoir-faire mondain que d'une volonté d'instituer un protocole épistolaire qui soit en accord avec des besoins affectifs inédits entre une mère et sa fille ; moins de postulats esthétiques que de solutions pragmatiques élaborées à l'aune d'exigences sentimentales hautement revendiquées.





## BIBLIOGRAPHIE

### MOYEN ÂGE

#### Édition de référence

GUILLAUME DE LORRIS, JEAN DE MEUNG, *Le Roman de la Rose*, éd. A. Strubel, LGF, coll. « Lettres gothiques », 1992, p. 44-154.

BLANC, Odile, *Parades et parures. L'invention du corps de mode à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977.

BLUMENFELD-KOSINSKI, Renate, « Remarques sur *songel/mensonge* », *Romania*, 101, 1980, p. 385-390.

–, « Overt and covert: amorous and interpretative strategies in the *Roman de la Rose* », *Romania*, 111, 1990, p. 443-444.

BOULNOIS, Olivier, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge (V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Des travaux », 2008.

FERLAMPIN-ACHER, Christine, « À quoi rime le mensonge ? Étude des rimes en *–ment* dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris », dans F. Pomel (dir.), *Lectures du Roman de la Rose*, Rennes, PUR, 2012, p. 23-58.

FRANKLIN-BROWN, M., « Critique and Complicity: Metapoetical reflections on the gendered figures of the body and texte in the *Roman de la Rose* », *Exemplaria*, 21, 2009, p. 129-159.

GALLY, Michèle, « Un art d'aimer en forme de roman », dans F. Pomel (dir.), *Lectures du Roman de la Rose*, Rennes, PUR, 2012, p. 79-92.

HUOT, Sylvia, « The desire for knowledge and the knowledge of desire. Models of poetic composition in the *Roman de la Rose* », dans *Dreams of lovers and lies of poets. Poetry, knowledge and desire in the Roman de la Rose*, London, Legenda/Modern Humanities Research Association, 2010, p. 10-30 ; trad. en français dans F. Pomel (dir.), *Lectures du Roman de la Rose*, Rennes, PUR, 2012.

LUCKEN, Christopher, « Narcisse, Guillaume de Lorris et le miroir du roman », dans F. Pomel (dir.), *Lectures du Roman de la Rose*, Rennes, PUR, 2012, p. 121-140.

PLANCHE, Alice, « La fleur noire. Sur un vers du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris », *Romania*, 113, 1992-1995, p. 227-233.

POIRION, Daniel, « From Rhyme to Reason. Remarks on the Text of the *Roman de la Rose* », dans K. Brownlee et S. Huot (dir.), *Rethinking the Romance of the Rose. Text, Image, Reception*, Philadelphia, University of Philadelphia Press, 1992, p. 73-94.

POMEL, Fabienne, « Revêtir la lettre nue : l'allégorie sous le signe du désir et du manque », *Senefiance*, 47, « Le nu et le vêtu au Moyen Âge », 2001, p. 299-311.

192

POSSAMAÏ-PÉREZ, Marylène, « L'écriture allégorique dans le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris », dans F. Pomel (dir.), *Lectures du Roman de la Rose*, Rennes, PUR, 2012.

STRUBEL, Armand, *Semblance et senefiance. Étude sur le vocabulaire et les conceptions de l'allégorie au XI<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles et sur sa présentation dans la critique moderne*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle sous la direction de D. Poirion, Paris IV, 1980.

–, « *Grant senefiance a* ». *Littérature et allégorie au Moyen Âge*, Paris, Champion, 2002.

WOLF-BONVIN, Romane, *Textus. De la tradition latine à l'esthétique du roman médiéval*. Le Bel Inconnu. Amadas et Ydoine, Paris, Champion, 2008.

## XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

### Éditions de référence

SCÈVE, Maurice, *Délie object de plus haulte vertu*, éd. E. Parturier, Paris, STFM, 1916 [Réimpr. 1931 ; 1962 ; 1987]. Réimpression avec introduction et bibliographie de Cécile Alduy, STFM, 2001.

### Autre édition citée

SCÈVE, Maurice, *Délie, object de plus haulte vertu*, éd. G. Defaux, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2003, 2 tomes.

- ALDUY, Cécile, « Délie en mosaïque : “texte” des emblèmes et texte poétique, une “marqueterie mal jointe” ? », *Poétique*, 127, septembre 2001, p. 281-300.
- BALAVOINE, Claudie, « La mise en mot dans la *Délie* de Scève : plaidoyer pour une anabase », dans P. Aquilon, J. Chupeau et F. Weil (dir.), *L'Intelligence du passé : les faits, l'écriture et le sens. Mélanges offerts à Jean Lafond par ses amis*, Tours, Université de Tours, 1988, p. 73-85.
- BONNIER, Xavier, « Troubles du monde, émois du cœur : retour sur les dizains politiques dans *Délie* de Scève », *RHFL*, 111, 2011/1, p. 133-161.
- , « *Mes silentes clameurs* : métaphore et discours amoureux dans *Délie* de Maurice Scève », Paris, Champion, 2011.
- DEFAUX, Gérard, « L'idole, le poète et le voleur de feu : erreur et impiété dans *Délie* », *French Forum*, XVIII, 3, 1993, p. 261-295.
- DIEBOLD, Hélène, *Maurice Scève et la poésie de l'emblème*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque de la Renaissance », 2011.
- FENOALTEA, Doranne, « The Final Dizains of Scève's *Délie* and the *Dialogho d'Amore* of Sperone Speroni », *Studi francesi*, 59, 1976, p. 201-225.
- MÉLANÇON, Charlotte, « Les décimales de *Délie* », *Études françaises*, XI, 1975, p. 33-53.
- NASH, Jerry C., *Maurice Scève : Concordance de la Délie*, Chapel Hill, North Carolina, UNC Department of Romance Languages, 1976, 2 t.
- PERELMAN, Chaïm et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Institut de sociologie, 6<sup>e</sup> éd., 2008.
- SAULNIER, Verdun-Louis, *Le Prince de la Renaissance française, initiateur de la Pléiade*, Maurice Scève, Paris, Klincksieck, 1948-1949 (2 vol.), Reprint Genève, Slatkine, 1981.

## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

### Édition de référence

- SÉVIGNÉ, Marie de Rabutin-Chantal (marquise de), *Lettres de l'année 1671*, éd. R. Duchêne, préface de N. Freidel, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2012.

## Autre édition

SÉVIGNÉ, Marie de Rabutin-Chantal (marquise de), *Correspondance (1646-1696)*, éd. Roger Duchêne, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1978, 3 vol.

ADAM, Jean-Michel, « Les genres du discours épistolaire. De la rhétorique à l'analyse pragmatique des pratiques discursives », dans J. Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 37-53.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, « L'Énonciateur glosateur de ses mots : explicitation et interprétation », *Langue française*, n° 103, septembre 1994, p. 91-102.

BLANC, André, « La rhétorique de l'adieu dans les lettres à Mme de Grignan », dans R. Duchêne (dir.), *Mme de Sévigné (1626-1696). Provence, spectacles, « lanternes »*, Grignan, Association d'action culturelle des châteaux départementaux de la Drôme, 1998, p. 361-371.

BRAY, Bernard, « Quelques aspects du système épistolaire de Mme de Sévigné » [1969], repris dans *Épistoliers de l'Âge classique. L'art de la correspondance chez Mme de Sévigné, quelques prédécesseurs, contemporains et héritiers*, Tübingen, Gunter Narr, coll. « Études littéraires françaises », 2007.

BURY, Emmanuel, « Préface » aux *Lettres portugaises traduites en français*, éd. E. Bury, Paris, LGF, coll. « Le Livre de poche. Libretti », 2003.

GRASSI, Marie-Claire, *L'Art de la lettre au temps de La Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, Droz, coll. « Études rousseauistes et index des œuvres de J.-J. Rousseau. Série C : "Études diverses" », 1994.

GROUPE  $\mu$ , *Rhétorique générale* [1970], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1982.

JAUBERT, Anna, *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette\*\*\* et J.-J. Rousseau*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, coll. « Études rousseauistes et index des œuvres de J.-J. Rousseau. Série C : "Études diverses" », 1987.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « L'interaction épistolaire », dans J. Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 15-36.

LANDY-HOUILLOIN, Isabelle, « Une expression féminine de l'amour au XVII<sup>e</sup> siècle : l'exemple de Mme de Sévigné », *L'Information littéraire*, XXXIV, 1982, p. 194-197.

–, « Mme de Sévigné : choix, mesure et démesure », dans *Mélanges de langue et de littérature française offerts à Pierre Larthomas*, Paris, École normale supérieure de jeunes filles, 1985, p. 251-266.

- , « Le féminin vu par les hommes. L'exemple des *Treize lettres amoureuses* de Boursault », dans Chr. Planté (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Champion, coll. « Varia », 1998.
- NIES, Fritz, *Les Lettres de Mme de Sévigné. Conventions du genre et sociologie des publics* [1972], Paris, Champion, coll. « Lumière classique », 2001.
- NØLKE, Henning, *Le Regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé, 1993.
- SCHAPIRA, Charlotte, *Les Stéréotypes en français. Proverbes et autres formules*, Paris, Ophrys, 1999.
- VION, Robert, *La Communication verbale. Analyse des interactions*, Paris, Hachette, coll. « Hachette Supérieur », [1992] 2000.

## XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

### Édition de référence

- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, livres I à VI, éd. J. Voisine, revue par J. Berchtold et Y. Séité, Paris, Classiques Garnier, 2011.

### Autres éditions

- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959-1995, 5 vol.
- AMOSSY, Ruth, *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, coll. « Interrogation philosophique », 2010.
- BENREKASSA, Georges, « À propos d'un texte de Rousseau : lieu de l'écriture, place de l'idéologie », *Revue des sciences humaines*, 165, janvier-mars 1977, p. 75-83.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966.
- , *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974.
- CHAUVIER, Stéphane, *Dire « je »*. *Essai sur la subjectivité*, Paris, Vrin, 2001.

- FRANCKEL, Jean-Jacques, LEBAUD, Daniel, *Les Figures du sujet. À propos des verbes de perception, sentiment, connaissance*, Paris, Ophrys, coll. « HDL », 1990.
- GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972.
- , *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1983.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur, *Rousseau ou l'Esprit de solitude*, Paris, Phébus, 1978.
- HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette, 1993.
- LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique* [1975], Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1996.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Le Discours littéraire ; paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- MEIZOZ, Jérôme, « Recherches sur la posture : Jean-Jacques Rousseau », *Littérature*, 126, juin 2002, p. 3-17.
- MERCIER, Roger, « Sur le sensualisme de Rousseau. Sensation et sentiment dans la première partie des *Confessions* », *Revue des Sciences humaines*, 161, 1976/1, p. 19-33.
- RABATEL, Alain, « Quand voir, c'est (faire) penser. Motivation des chaînes anaphoriques et point de vue », *Cahiers de narratologie*, 11, « Figures de la lecture et du lecteur », 2004, p. 1-13.
- RÉCANATI, François, *La Transparence et l'énonciation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- SCHOSLER, Jorn, « La position sensualiste de Jean-Jacques Rousseau », *Revue romane*, 1978, XIII, 1, p. 63-87.
- STAROBINSKI, Jean, « Jean-Jacques Rousseau et le péril de la réflexion », dans *L'Œil vivant*, Paris, Gallimard, 1961, p. 91-188.
- , *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1971.

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

### Éditions de référence

- MUSSET, Alfred de, *Il ne faut jurer de rien*, éd. Sylvain Ledda, Paris, Gallimard, coll. « Folio théâtre », 2011.

- , *On ne badine pas avec l'amour*, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2010.
- , *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, éd. Françoise Duchamp, Paris, Flammarion, coll. « Étonnants classiques », 2003.

LEDDA, Sylvain, « Musset et Molière », dans Martial Poirson (dir.), *Ombres de Molière. Naissance d'un mythe littéraire à travers ses avatars du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, « Recherche », 2012.

–, *Musset ou le Ravissement du proverbe*, Paris, PUF, 2013.

MUSSET, Alfred de, *La Confession d'un enfant du siècle*, éd. Sylvain Ledda, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2010.

–, *Poésies complètes*, éd. Frank Lestringant, Paris, LGF, coll. « Classiques de poche », 2006.

–, *Théâtre complet*, éd. Simon Jeune, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1990.

VIOLLET-LE-DUC, Emmanuel-Louis-Nicolas, *Précis de dramatique, ou l'Art de composer et d'exécuter des pièces de théâtre*, Paris, Bachelier, 1830.

KLIEBENSTEIN, Georges, « Musset et la "fatalité comique" » (dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*) », dans Sylvain Ledda (dir.), *Lectures de Musset*, PUR, coll. « Didact Français », 2012.

## XX<sup>e</sup> SIÈCLE

### Édition de référence

GIDE, André, *Les Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996.

### Autres éditions

GIDE, André, *Romans et récits*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

BARONI, Raphaël, *La Tension narrative. Suspense, curiosité, surprise*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007.

GENETTE, Gérard, « Vraisemblance et motivation », *Communications*, 11, 1968, repris dans *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1969.

- , *Métalepse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2004.
- GOULET, Alain, « L'écriture de l'acte gratuit », dans *André Gide 8*, « Sur *Les Faux-Monnayeurs* », Minard, Revue des Lettres modernes, 1987.
- GRICE, Herbert Paul, « Logique et conversation », *Communications*, 30, 1979, p. 57-72.
- GUILLEAUME, Gustave, *Langage et science du langage*, Québec/Paris, Presses de l'université Laval/Nizet, 1964.
- JUDGE, Anne, « Choix entre le présent narratif et le système multifocal dans le contexte du récit écrit », dans S. Vogeeler, A. Borillo, C. Vetter & M. Vuillaume (dir.), *Temps et discours*, Bibl. des Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain, 1998, p. 215-236.
- PIER, John, SCHAEFFER, Jean-Marie (dir.), *Métalepses. Entorses au pacte de la représentation*, Paris, EHESS, 2005.
- RICŒUR, Paul, *Temps et récit, II*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1984.
- RULLIER-THEURET, Françoise, « Un romancier à la recherche de son temps : présent et choix narratifs dans les *Voyageurs de l'impériale* », *Le Français moderne*, 1, 2005, p. 40-58.
- WAGNER, Frank, « Glissements et déphasages, note sur la métalepse narrative », *Poétique*, 130, 2002, p. 235-253.
- ZOLA, Émile, *L'Œuvre*, LGF, coll. « Le Livre de poche », 1985.



## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	
Catherine Fromilhague .....	7

### PREMIÈRE PARTIE GUILLAUME DE LORRIS

Quand « robe » rime avec « lobe » et « gobe » : enjeux du lexique des parures et semblances chez Guillaume de Lorris	
Fabienne Pomel .....	15

### DEUXIÈME PARTIE SCÈVE

« En si douteuses lisses » : la poétique de l'entre-deux dans <i>Délie</i> de Scève	
Xavier Bonnier.....	41

### TROISIÈME PARTIE MME DE SÉVIGNÉ

Les modulations des aveux de tendresse dans les lettres de 1671 à Mme de Grignan	
Cécile Lignereux .....	55
Y a-t-il un « côté Dostoïevski de Mme de Sévigné » ?	
Laure Depretto.....	71

### QUATRIÈME PARTIE

Présentation de soi : élaboration de l'éthos et processus perceptuels dans <i>Les Confessions</i> de Jean-Jacques Rousseau	
<i>Frédéric Calas</i> .....	89
Rousseau et la présentation de soi dans <i>Les Confessions</i> : une scénographie de la transparence	
Isabelle Chanteloube .....	105

CINQUIÈME PARTIE  
MUSSET

« Par Pollux et par Dieu » : jurons, jurements et blasphèmes dans *On ne badine pas avec l'amour*, *Il ne faut jurer de rien* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*  
Esther Pinon ..... 125

Musset et le proverbe. Écriture et structure  
Sylvain Ledda ..... 141

SIXIÈME PARTIE  
GIDE

200 Sotie, ratage et réinvention du roman dans *Les Faux-monnayeurs*  
d'André Gide  
François Bompaire ..... 157

L'ambiguïté narrative dans *Les Faux-Monnayeurs* :  
dénégations romanesques et construction téléologique  
*Françoise Rullier-Theuret* ..... 175

Bibliographie ..... 191